

Le 21 mars de cette année, S. G. Mgr. l'archevêque de Milan, connaissant les efforts nombreux de ces Messieurs pour la consolidation de l'œuvre, leur a fait l'honneur de venir inaugurer la *Scuola*. Le vénérable prélat, dont le plus vif désir est de restaurer toutes les branches de l'enseignement de la musique sacrée, s'est fait accompagner de son clergé et des principaux protecteurs de la Société.

La *Scuola*, que j'ai visitée en détail, compte déjà 200 élèves. Le but des organisateurs est de créer des écoles semblables dans toutes les villes d'Italie. Il y aura, dans le courant de cette été, un Congrès catholique à Florence. Nul doute que cette réunion ne pousse vigoureusement à la réalisation des plans de MM. Amelli et Gerosa.

L'école, à Milan, ne se bornera pas à la culture du plain-chant. On y enseignera aussi la musique proprement dite.

Il y a, en Italie, pénurie complète de messes et de motets faciles, à l'usage des petites paroisses, et des églises de campagne. Les quelques compositions qui existent dans ce genre sont imprimées avec luxe et coûtent cher. Il a donc fallu chercher à s'entendre avec un grand éditeur pour obtenir, à bon marché, des chants convenables et aussi des morceaux corrects pour l'orgue. Enfin, l'accompagnement diatonique du plain-chant ne se pratiquera jamais, si les organistes peu fortunés doivent dépenser beaucoup d'argent pour se les procurer.

Toutes ces difficultés viennent d'être résolues par MM. Ricordi, propriétaires du plus bel établissement de musique d'Italie, inventeurs d'un système d'impression dont le bas prix est incroyable. Ces Messieurs se sont entendus avec MM. Amelli et Gerosa et se mettent à la tête de l'entreprise. Ici à peu d'années, le moindre curé de campagne trouvera, à sa disposition, des collections variées, simples, faciles, à la portée des plus petites bourses.

La *Scuola di Santa Cecilia* divise ses élèves en trois catégories, les *Frequentatori*, les *Aspiranti* et les *Cantori*.

Elle a des membres *Fondatori* et des membres *Promotori*.

Son règlement est approuvé par l'Archevêque de Milan.

Le Directeur, M. Gerosa, est auteur d'un Traité de plain-chant, qu'il a complété par des notions sur la musique et sur le contrepoint. J'ai rencontré, dans ma vie, peu d'hommes plus dévoués que MM. Amelli et Gerosa, à la propagation de l'art sacré.

Sous l'Annexe no 16, je joins, à mon rapport, le règlement de l'école de musique religieuse de Milan.

V

Milan possède les plus grands établissements d'impression musicale de l'Italie, les maisons Ricordi et Lucca. Elles ont, la première surtout, des succursales dans tout le pays, à Rome, à Naples, à Florence, etc. Leurs chefs, MM. Ricordi et feu Francesco Lucca, ne doivent pas être considérés comme de simples éditeurs, mais, comme, de vrais artistes, des savants au courant de toutes les questions de musique, des hommes prêts à consacrer leur argent et leur temps à toute œuvre de valeur. Leur protection ne s'étend pas seulement aux auteurs de petits morceaux, mais à ceux qui écrivent des opéras, des messes, des oratorios. Et ce sont eux qui organisent les premières exécutions, engagent les solistes et l'orchestre, paient les frais de mise en scène et supportent, en un mot, toutes les charges de l'entreprise. Je puis affirmer que maint compositeur italien leur doit sa renommée.

La *Gazzetta Musicale*, éditée par MM. Ricordi, est l'un des principaux organes de publicité dans le monde. Ses rédacteurs sont des hommes instruits, ne négligent aucune des questions courantes et s'efforcent de pousser l'art vers les régions élevées où règne l'atticisme et la distinction. Je citerai particulièrement, parmi ses écrivains, MM. Ghislandoni et Giulio Ricordi. — La *Gazzetta* dirige l'opinion publique

non-seulement à Milan, mais par ses nombreuses correspondances, dans toute l'Italie.

J'ai entendu des musiciens soutenir que les éditeurs milanais, lançant les jeunes compositeurs, faisaient en réalité leurs propres affaires. La chose n'est pas à contester, mais c'est là précisément le bon côté de la question. Pour une œuvre qui réussit, combien n'y en a-t-il pas qui périssent ? Et que seraient devenus les artistes marquants si leurs premiers pas n'avaient pas été vigoureusement soutenus ? Enfin, après deux ou trois succès, ne sont-ce pas MM. les auteurs qui désormais imposeront les conditions aux éditeurs ?

J'ai assisté, en Italie, aux premières représentations de trois opéras : *Servaglia* de M. Schira, à Venise, entreprise Lucca ; *Dolorès* de M. Auteri-Manzocchi, à Florence, entreprise Lucca ; les *Lituan* de M. Ponchielli (partition refon due), entreprise Ricordi à Milan. J'ai réussi à entendre, aussi, bon nombre d'opéras déjà connus. Enfin, je me suis procuré les principales partitions qui pendant cet hiver, n'ont pas été au répertoire des scènes italiennes. Je pense donc pouvoir formuler un opinion sur les écoles diverses dans lesquelles brillent Verdi, Lauro Rossi, Gobatti, Marchetti, Ponchielli, Petrella, Cagnone, Pedrotti, Carlos Gomez, Auteri Manzocchi, Schira et autres.

Est-il vrai, comme le soutiennent certaines plumes exagérées, pour lesquelles, en dehors de M. Richard Wagner et de son école, il n'y a plus rien de bon, que l'Italie se trouve en pleine décadence, et que le public de ses théâtres en soit réduit à n'écouter que d'ineptes ariettes, sans couleur dramatique, sans science aucune, sans vérité ?

S'il en était ainsi, le grand musicien qui maintes fois a soulevé les masses et leur a arrachées les plus chaudes larmes du cœur, n'aurait donc écrit ni *Jérusalem*, ni le dernier acte du *Trovatore*, ni le quatuor de *Rigoletto* ! Et *Aida*, qui constitue une modification complète du style de Verdi, n'existerait pas ?

Certes, dans les premières années de ses succès, le maître de Busseto a suivi les errements de l'école sensualiste, dont certaines partitions de Rossini, de Donizetti et de Bellini semblaient être l'incarnation. Et puis, écrite vite, négliger la couleur orchestrale, oublier les caractères et les sentiments, voilà des défauts dont Verdi jeune n'a pas été le premier coupable, car ils étaient en pleine efflorescence à cette époque. Dans le domaine des arts, comme en toutes choses, quand l'opinion publique est lancée sur une mauvaise pente, il n'est pas facile à un débutant de remonter le courant, devenir sobre et sérieux, alors surtout que le peuple l'idolâtre et trouve parfait tout ce qui sort de sa plume.

Mais de Verdi, il y a vingt-cinq ans, à l'auteur d'*Aida*, et de la messe de *Requiem*, la distance est grande, et cette transformation n'a même présenté rien de surprenant. Trop de pages vraies, profondes, pleines de cœur et d'élévation étaient sorties de cette plume de génie pour que la critique ne s'attendit point à un retour vers le beau classique. La science et l'habileté ne faisaient pas défaut au maître, et quand, avec ces qualités, on possède le don de l'inspiration, on fait de son talent ce que l'on veut, et on le ramène facilement aux altitudes du sublime.

J'ai dit, plus haut, que les compositeurs actuels appartiennent à diverses écoles. Quelques-uns ont pris, pour modèle, la première manière de Rossini ; d'autres le style français d'Auber. Ils n'y ont rien ajouté. Je ne parlerai pas de leurs partitions.

D'autres — et ce sont les plus sérieux — ont poussé leurs investigations plus loin, et se sont demandé si l'art italien ne devait pas entrer dans des voies nouvelles. Ils ont pris pour objectifs de leurs recherches les œuvres de trois célèbres maîtres, Meyerbeer, Gounod et Richard Wagner. Ils ont reconnu que les principes esthétiques de ces hommes de génie renfermaient des formules que l'on pouvait adapter aux convenances et au goût italien. Ils les ont donc pris pour modèles, mais sans les copier, et seulement sous cer-